

La traduction à l'ère de la mondialisation

Maria-Fernanda Arentsen et Anne Sechin

Volume 22, numéro 2, 2010

La traduction à l'ère de la mondialisation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1009117ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1009117ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Arentsen, M.-F. & Sechin, A. (2010). La traduction à l'ère de la mondialisation. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 22(2), 113–118.
<https://doi.org/10.7202/1009117ar>

La traduction à l'ère de la mondialisation

En 2009 se tenait la célébration du vingt-cinquième anniversaire de l'École de traduction de l'Université de Saint-Boniface, dans le cadre de laquelle s'est tenue un colloque autour du thème «La traduction à l'ère de la mondialisation». Cette école de traduction, maintenant bien établie dans l'Ouest au cœur de la communauté franco-manitobaine, ne pouvait rêver d'un sujet plus actuel, plus pertinent et plus à propos pour la communauté et le coin du monde qui l'hébergent. Le Manitoba francophone, de par son histoire, son évolution, les promesses dont il regorge pour l'avenir, ne pouvait que donner une résonance particulière et assurer un lieu de réception privilégié aux questions qui allaient être soulevées: bilinguisme, interlinguisme, cultures dominantes, cultures périphériques, échanges, rencontre de l'autre, image de soi dans le regard de l'autre...

On voit encore trop souvent la traduction comme une discipline linguistique, parfois littéraire, étroite, précise et technique, et il peut sembler étrange de l'associer à une problématique si large qu'elle en vient à définir notre époque. Initiée à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la mondialisation se définit comme l'augmentation du déplacement des personnes (de la main-d'œuvre, des touristes, des intellectuels et des universitaires) et de l'échange des cultures à l'échelle internationale et doit être distinguée de la globalisation, laquelle fait référence à l'accroissement du commerce des biens, des services et des capitaux à l'échelle mondiale. Évidemment, qui dit accroissement des déplacements et des échanges dit communication interlinguistique, et donc traduction, même si on associe souvent la mondialisation avec l'avènement d'une culture globale uniformisée à l'aulne de la domination économique, politique et culturelle des États-Unis qui auraient imposé au reste du monde leur vision hégémonique menaçant les différences et la diversité culturelle.

Se pencher sur la traduction à l'ère de la mondialisation, c'est se positionner entre ces deux pôles que sont l'uniformisation et la diversité: la mondialisation, comme on le verra dans la lecture des articles qui suivent, est un sujet complexe et passionnant; si la traduction est une technique, un outil, une discipline, c'est aussi une philosophie, un savoir-être, l'instrument possible d'une meilleure connaissance de l'autre, avec tout ce que cela comporte d'inquiétudes potentielles. Nous sommes maintenant conscients de ce que l'histoire n'est pas un parcours unidirectionnel vers le progrès et nous acceptons sa complexité et sa pluralité; pour ce faire, nous comprenons qu'elle se révèle à la fois spatiale et temporelle, parce que les relations entre les groupes humains sont réciproques. Ce qui ne signifie pas nécessairement que la circulation des cultures augmente nécessairement la tolérance ou fasse avancer le cosmopolitisme (Featherstone, 1995). Nous ne sommes plus dans la sécurité qu'offraient des frontières et des catégories identitaires rigides. Le monde que nous habitons est ouvert, mais encore plein d'absences, de silences, de lacunes. Comme le précise Iain Chambers (1994), il n'est plus réductible à un centre, à une origine ou à un seul point de vue. Notre sens de l'être est maintenant traversé par le mouvement, et la traduction est sans doute la plus belle métaphore de ce va-et-vient identitaire qui constitue un des remparts les plus prometteurs contre l'ethnocentrisme, et l'instrument privilégié d'un accès à une identité multiple, cumulative et nomade, toujours en évolution, envisagé sous la «Relation», dans la circulation qu'implique la traversée des frontières intérieures, humaines ou territoriales¹. Dans une culture mondialisée, les syncrétismes et les hybridations ne sont pas l'exception, mais la règle. La traduction trouve sa place dans un secteur d'interférence où les nouvelles pratiques culturelles génèrent une discordance riche de promesses. Les cultures nationales ouvrent un espace culturel tiers où la négociation des différences crée une tension particulière (Bhadha, 1994).

Se pencher sur la traduction à l'ère de la mondialisation, c'est donc, à plusieurs égards, non seulement briser toutes sortes d'idées reçues, de classifications, d'univocités, de binarités, mais aussi aborder une actualité brûlante: si la traduction n'est certainement plus l'œuvre érudite d'un savant original, poussiéreux et isolé, et si elle a le privilège d'être une discipline qui s'interroge sur elle-même et sur son rôle, elle en vient à se

trouver au cœur de multiples problématiques sociologiques, culturelles, politiques et philosophiques. Elle se place ainsi curieusement dans un réseau névralgique où s'entrechoquent clôture et altérité, où s'épousent les questions artistiques, littéraires, politiques et économiques, puisque «la traduction constitue un enjeu essentiel des luttes pour la légitimité symbolique, culturelle et littéraire d'un pays» (Hersent, 2003, p. 60), et où la question poignante du rapport à l'autre, de l'altérité, du transfert culturel se pose à la fois sous la forme prosaïque des rapports de domination et sous la forme éminemment poétique de «la mise en contact, l'accrochage entre deux [...] qui seront transformés dans ce rapport» (Ivekovic, 2002, p. 121).

Si ces articles méritent certainement d'être lus indépendamment, on n'en bénéficiera pas moins de la lecture de l'ensemble qui suscitera tout un jeu de résonances, puisque chacun envisage une facette de ce qu'est devenue la traduction aujourd'hui, de la façon dont elle prend ou prendra son sens dans cet espace tiers, hybride et syncrétique, rempart possible contre l'ethnocentrisme, mais aussi de ce que révèlent les pratiques traductionnelles dans les échanges culturels trop souvent asymétriques, de ce que suppose l'activité de traducteur dans l'épineuse et poignante question du rapport à l'autre, et de la redéfinition de soi dans l'altérité. Les articles éclairent la traduction, la pratique traductologique, l'évolution de la traduction, le personnage du traducteur, les échanges culturels, les cultures hybrides, l'altérité et le rapport dans ce lieu tiers qu'est l'interconnexion de deux subjectivités, individuelles ou collectives.

Marie-Christine Aubin aborde la traduction et la pratique traductologique en nous parlant de ce que la traduction aurait pu être. De par sa nature, la traduction est à la fois une activité «linguistique et communicative» mais elle a toujours été une activité technique. Au cours des dernières années, la maîtrise des outils informatiques, conjuguée aux visées commerciales qu'elle sert, a amené à la localisation, étroitement liée à la mondialisation: la localisation avait donc le potentiel de «contrebalancer les effets de la mondialisation» et de l'uniformisation culturelle pour devenir une «stylistique différentielle de la culture». Mais la technologisation de la traduction, qui aurait pu être positive si la machine avait été effectivement subordonnée à l'humain, si

L'outil avait été au service de la langue, a fait de la localisation une marchandise qui ne sert plus ni la langue ni la culture.

La traduction et la localisation restent, somme toute, des activités conventionnellement reconnues comme disciplines. Kyle Conway nous montre l'effet qu'a la mondialisation sur l'augmentation du nombre des échanges interlinguistiques; en élargissant la définition de la traduction, laquelle n'aboutit pas toujours nécessairement à un *texte* traduit, il nous montre combien, dans la vie de tous les jours, nous sommes confrontés à des énoncés traduits qui n'ont pas été produits par des traducteurs: les pratiques médiatiques en sont une illustration, et elles ont un impact sur la langue et sur la culture, d'où la nécessité de tenir compte, dans la formation des journalistes, de l'importance du contexte social et de la rencontre avec l'autre dans la mondialisation.

La rencontre avec l'autre est justement au cœur du portrait du traducteur fictif dans les œuvres québécoises que nous dresse Patricia Godbout: transformer en fiction l'activité de traduction revient à «aiguiser la conscience de l'interconnexion incessante des cultures», mais aussi à révéler le «procédé de création interlinguale» pour faire ressortir les thèmes centraux dans la réflexion traductologique actuelle: confiance, fidélité, visibilité, éthique et identité, qui sont étroitement liés aux enjeux idéologiques et politiques de la mondialisation.

Sur la même lancée de l'interconnexion des cultures et les enjeux idéologiques et politiques de la traduction, Louis Jolicœur se penche sur la traduction des œuvres québécoises en Italie, ce qui lui permet d'explorer également l'appareil économique, le poids de la culture dominante et les questions d'asymétrie dans les relations qu'entretiennent les pays entre eux. Si la traduction est un outil privilégié pour faire tomber les préjugés et les stéréotypes par la connaissance de l'autre, elle peut néanmoins révéler l'ethnocentrisme dans la pratique traductologique, et, dans tous les cas, elle est au moins «un outil critique permettant de réfléchir [...] à la vision qu'on a de soi à l'étranger» et, plus largement, de la diversité culturelle.

Cette même question du poids des cultures les unes par rapport aux autres, mais aussi la question des cultures moins connues, moins représentées, traditionnellement «péri-

phériques» se pose dans l'article de Bernard Mulo Farenkia qui se penche en particulier sur une langue et une culture hybride, et sur les épineux problèmes de traduction qu'elle pose: ainsi, la pratique de la traduction est-elle révélatrice des difficultés «transculturelles» mais aussi de la nécessité de l'échange entre les cultures et a le potentiel de devenir un outil pour mettre de l'avant une langue et une culture hybride qui revendique son identité et son statut.

Les difficultés transculturelles ne sont pas l'apanage unique de la traduction des œuvres issues des cultures hybrides; l'hybridité, d'ailleurs, peut se traduire très différemment dans le vaste éventail des pratiques traductionnelles. Ainsi, Liliane Rodriguez observe les pratiques langagières des populations bilingues minoritaires au Manitoba et pose en filigrane la question du rapport entre la langue dominante et la langue dominée. Le bilinguisme latent, fruit de plus en plus commun de la mondialisation, engendre des formes diverses de traduction que Liliane Rodriguez se propose d'examiner dans un corpus franco-manitobain. Depuis la traduction proprement dite qui aboutit à un doublet, jusqu'à la traduction inachevée, en passant par les hybrides morphologiques et syntaxiques et l'alternance codique, cette forme de pratique traductionnelle nous révèle l'intériorisation d'un échange entre deux cultures.

C'est aussi d'une forme d'intériorisation de l'hybridité que nous parle Nicole Brossard: envisageant la traduction sous l'angle peu commun de celle qui est traduite, elle nous fait voyager dans ce lieu parfois non visible du contact avec l'autre, dans l'espace tiers privilégié, lieu de dissonances fécondes. La traduction révèle une virtualité et «multiplie les possibilités d'intelligence» du monde, et c'est dans cette mesure qu'elle peut être un rempart contre l'ethnocentrisme. La traduction est un acte de lecture, et la lecture est ici envisagée dans toute sa profondeur, dans toute la sensibilité et la responsabilité qu'elle implique. C'est, finalement, au cœur de ce va-et-vient entre traducteur et traduit, entre lecteur et lu, entre soi et l'autre que se dessine une des questions les plus brûlantes de notre époque et de la mondialisation: l'identité (autant collective qu'individuelle) et ses contours.

Nous tenons à remercier, pour leur soutien financier grâce auquel la tenue du colloque a été possible: la Faculté des arts

et la Faculté des sciences, la Faculté d'éducation et des études professionnelles, le Bureau de la recherche et le Bureau de développement de l'Université de Saint-Boniface, l'Association des traducteurs, terminologues et interprètes du Manitoba (ATIM), le service de traduction du gouvernement provincial et les services de traduction Parenty-Reitmeier.

Pour la réalisation de la publication, nous tenons à remercier André Fauchon, rédacteur en chef de la revue, pour son enthousiasme, son inlassable travail tout au long du processus éditorial, et l'énergie farouche qu'il a déployée pour mener à bien ce projet.

Maria-Fernanda ARENTSEN et Anne SECHIN, rédactrices invitées
Université de Saint-Boniface

NOTE

1. Nous faisons référence ici à la notion de «Relation» élaborée par Édouard Glissant (1990).

BIBLIOGRAPHIE

- BHADHA, Homi K. (1994) *The Location of Culture*, London, Routledge, 285 p.
- CHAMBERS, Iain (1994) *Migrancy, Culture, Identity*, London, Routledge, 154 p.
- FEATHERSTONE, Mike (1995) *Undoing Culture: Globalization, Postmodernism and Identity*, London, Sage Publications, 178 p.
- GLISSANT, Édouard (1990) *Poétique* (vol. 3: «Poétique de la relation»), Paris, Gallimard, 241 p.
- HERSENT, Jean-François (2003) «Traduire ou la rencontre entre les cultures», *Bulletin des Bibliothèques de France*, vol. 48, n° 5, p. 56-60. [<http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2003-05-0056-009>]
- IVEKOVIC, Rada (2002) «De la traduction permanente (Nous sommes en traduction) / On Permanent Translation (We are in Translation)», *Transeuropéennes*, n° 22, p. 121-143. [«Traduire entre les cultures / Translating Between Cultures»]